John Carter Brown
Library
Brown University

LA
JEUNE INDIENNE,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN VERS,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François, à Paris, le 30 Avril 1764.

PAR M. DE CHAMFORT.

NOUVELLE ÉDITION,
CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

Le Prix eſt de vingt-quatre ſols.

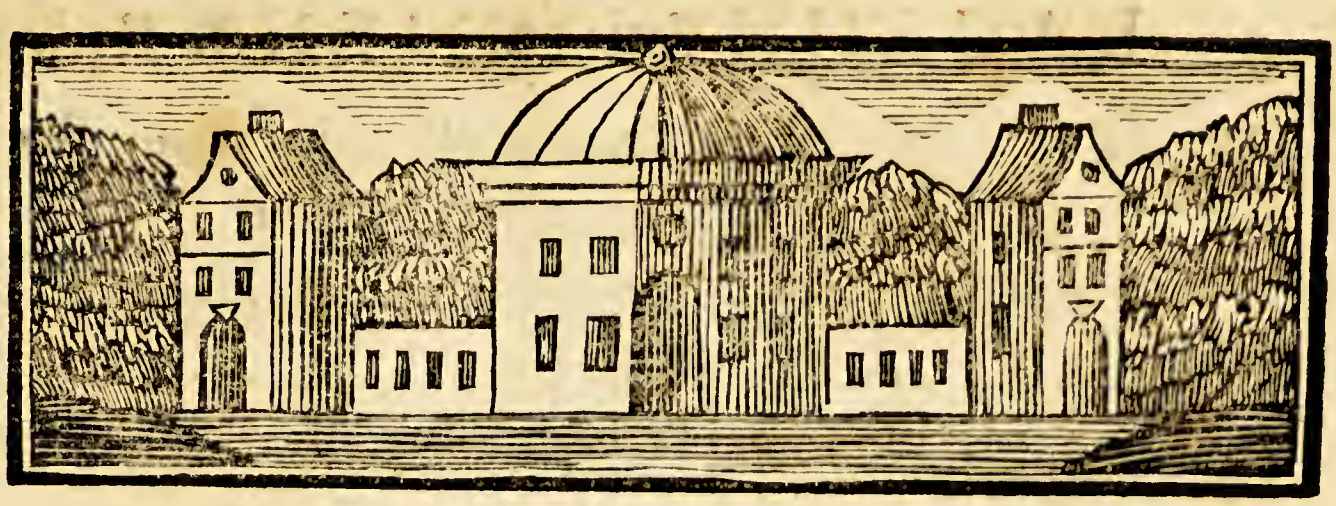
A PARIS,
Chez CAILLEAU, Libraire-Imprimeur,
rue Saint Severin.

M. DCC. LXXVII.
AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

PERSONNAGES.

BETTI.	*Mlle. Doligni.*
BELTON.	*M. Molé.*
MOWBRAI.	*M. Préville.*
MYLFORD.	*M. Dauberval.*
Un NOTAIRE.	*M. Bouret.*
JOHN, Laquais.	

La Scène eſt à Charleſtown, Colonie Angloiſe de l'Amérique Septentrionale.



LA JEUNE INDIENNE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIERE.

MYLFORD, BELTON.

MYLFORD.

A CHARLESTOWN enfin vous voilà revenu:
L'ami que je pleurois à mes vœux eſt rendu.
Je vous vois: vous calmez ma juſte impatience.
Mais de ce morne accueil que faut-il que je penſe?
J'arrive: au moment même, en entrant dans le port,
J'apprends votre retour; j'accours avec tranſport;
Je m'attends au bonheur de répandre ma joie
Dans le ſein d'un ami que le Ciel me renvoie;
Je vous trouve abattu, pénétré de douleur.
Daignez me raſſurer; ouvrez-moi votre cœur.

Tout ſemble vous promettre un deſtin plus tranquile.
De ces lieux à Boſton le trajet eſt facile :
D'un pere avant trois jours vous comblerez les vœux.....

BELTON.

Ah! j'ai fait ſon malheur! Comment puis-je être heureux?
La jeuneſſe d'un fils eſt le vrai bien d'un pere.
Je regrette mes jours perdus dans la miſere.
Ces jours ſi prodigués, dont un plus ſage emploi
Pouvoit me rendre utile à ma famille, à moi.
Dès long-tems, cher Mylford, une fougueuſe yvreſſe,
L'ardeur de voyager domina ma jeuneſſe.
J'abandonnai mon pere, & le Ciel m'en punit.
Dans un orage affreux notre vaiſſeau périt.
Je fus porté mourant vers une Iſle ſauvage :
Un vieillard & ſa fille accourent au rivage.
J'allois périr, hélas! ſans eux, ſans leurs ſecours!
Quels ſoins, quels tendres ſoins ils prirent de mes jours!
Leur chaſſe me nourrit; leur force, leur adreſſe,
Pourvut à mes beſoins & ſoutint ma foibleſſe.
Voilà donc les mortels parmi nous avilis!
J'avois paſſé quatre ans dans ce triſte pays,
Quand ce vieillard mourut. L'ennui, l'inquiétude,
Mon Pere, mon état, ma longue ſolitude,
Cet eſpoir ſi flatteur d'être utile à mon tour
A celle dont les ſoins m'avoient ſauvé le jour,
Tout me rendit alors ma retraite importune :
J'engageai ma compagne à tenter la fortune.
Vous ſavez tout. Après mille périls divers,
Nous fûmes à la fin rencontrés ſur les mers

Par un de vos vaiſſeaux qui nous ſauva la vie.
Mais quels chagrins encore il faudra que j'eſſuye!
Il faudra retourner vers un pere indigné
Contre un fils criminel & plus infortuné.
Soutiendrai-je ſes yeux en cet état funeſte?
Irai-je de ſa vie empoiſonner le reſte?
Prodigue de ſes biens & même de ſes jours,
Puis-je encor juſtement prétendre à ſes ſecours?

MYLFORD.

L'amour & l'amitié vont d'une ardeur commune,
D'un amant, d'un ami réparer la fortune.

BELTON.

L'amour!...

MYLFORD.

Oubliez-vous qu'Arabelle autrefois
Fut promiſe à vos vœux?.. Eh! vous l'aimiez, je crois!

BELTON.

Perſonne ſans l'aimer ne peut voir Arabelle:
Mais quand Mowbrai formoit cette union ſi belle
Quand cet aimable objet à mes vœux fut promis,
De l'amour, je le ſens, il n'étoit pas le prix.
Votre oncle affermiſſoit une amitié ſincere
Qui joignoit ſes deſtins aux deſtins de mon pere;
Mais croyez-vous encor qu'il voulut aujourd'hui,
Après cinq ans paſſés...

MYLFORD.

Quoi! vous doutez de lui?
Vous ignorez pour vous juſqu'où va ſa tendreſſe:
Vos malheurs vont hâter l'effet de ſa promeſſe.

Les charmes d'Arabelle augmentent chaque jour;
Je lirai dans ſon cœur : il ſera ſans détour.
Pour vous, voyez mon oncle. Il eſt d'un caractere
Excellent, ſans façon, d'une vertu ſévere.
La Secte dont il eſt tranche les complimens;
Les Quakres, comme on ſait, ne ſont pas fort galans.

BELTON.

Eh! depuis ſi long-tems vous croyez qu'Arabelle...

MYLFORD.

Répondez-moi de vous; je réponds preſque d'elle.

BELTON.

Revenez au plutôt; un cœur comme le mien
Doit, vous n'en doutez pas, goûter votre entretien.
Votre oncle m'eſt fort cher; je l'aime : mais ſon âge
M'impoſe du reſpect & m'interdit l'uſage
De ces épanchements à l'amitié ſi doux;
Mon cœur en a beſoin & les garde pour vous.

SCÈNE II.

BELTON, *ſeul.*

JE revois ce ſéjour! je vis parmi des hommes!
Quel ſort vais-je éprouver dans les lieux où nous ſommes?
Cet Hymen d'Arabelle autrefois projetté,
Devient, par ma diſgrace, une néceſſité.
Généreuſe Betti, tes ſoins & ton courage
Sauvent mes triſtes jours, m'arrachent au naufrage.

Je ſaiſis le bonheur au fond de tes déſerts,
Et je trouve une Amante au bout de l'Univers!
Pourquoi donc te ravir à ce Climat ſauvage?
Étois-je malheureux? Ton cœur fut mon partage.
Je poſſédois en paix, dans ma félicité,
Ce cœur tendre & ſublime avec ſimplicité.
Heureux & ſatisfaits du bonheur l'un de l'autre,
Dans un affreux ſéjour quel deſtin fut le nôtre!
Le mépris n'y ſuit point la triſte pauvreté.
Le mépris! ce tyran de la ſociété,
Cet horrible fléau, ce poids inſupportable
Dont l'homme accable l'homme & charge ſon ſemblable
Oui, Betti, je le ſens, j'aurois bravé pour toi
Les maux que ton amour a ſupporté pour moi.
Mais je ne puis dompter l'horreur inconcevable...
Ma foibleſſe à Betti ſemblera pardonnable,
Quand elle connoîtra nos uſages, nos mœurs,
Mon déplorable état & nos communs malheurs.

SCÈNE III.

BELTON, MOWBRAI.

BELTON *lui fait une profonde révérence.*

MOWBRAI.

LAISSE-là tes ſaluts, mon cher. Couvre ta tête.
Pour être un peu plus franc ſois un peu moins honnête.

Je te l'ai déjà dit & le dis de nouveau.
Aimes-moi ; tu le dois : mais laiſſe ton chapeau.
Mon enfant, tes erreurs & ta folle jeuneſſe,
De ton malheureux pere ont hâté la vieilleſſe.
Ce pere fut pour moi le meilleur des amis.
Je te retrouve enfin : je lui rendrai ſon fils.

BELTON.

Mais, Monſieur...

MOWBRAI.

Heum, Monſieur ! c'eſt Mowbrai qu'on me nomme.

BELTON.

Penſez-vous ?...

MOWBRAI.

Penſes-tu ; je ne ſuis qu'un ſeul homme.
Et non deux. Souviens-t-en & parle au ſingulier.

BELTON.

Tu le veux : eh bien, ſoit. Je vais vous... tutoyer.
Mon pere eſt indulgent ; mais ma trop longue abſence
A peut-être depuis laſſé ſa patience.
Après tout les chagrins que j'ai pu lui donner,
Le penſes-tu ? peut-il encor me pardonner ?

MOWBRAI.

Tu ne ſais ce que c'eſt que l'ame paternelle.
Dès qu'un enfant revient ſe ranger ſous notre aîle,
On n'examine plus s'il eſt coupable ou non ;
Et l'aveu de l'erreur eſt l'inſtant du pardon.
Mais après ce qu'ici je conſens à te dire,
Si déſormais encore un imprudent délire

T'égaroit, t'éloignoit des routes du devoir,
Si d'un pareil aveu tu t'oſois prévaloir,
Je te mépriſerois ſans retour: mais je penſe
Qu'après cinq ans entiers d'erreurs & d'imprudence,
Le fils infortuné d'un ami généreux
Puiſqu'il s'adreſſe à moi veut être vertueux;
Et pour me mettre en droit d'adoucir ta miſere...

(*Ici Belton frémit.*)

Ta miſere!..oui; voyez un peu la belle affaire!
Regardez comme il eſt confus, humilié
Pour ce mot de miſere... O Ciel! quelle pitié!
De ton pere envers moi l'amitié peu commune,
Dernierement encore a ſauvé ma fortune.
Je perdis deux vaiſſeaux preſqu'au port ſous mes yeux:
On me crut ſans reſſource. Un créancier fougueux,
Afin de raſſurer ſa timide avarice,
Veut que je fixe un terme & que j'aille en juſtice,
Par un ferment coupable autant que ſolemnel,
Déshonorer pour lui le nom de l'Éternel.
A l'Être Tout-Puiſſant faire une telle injure!
J'allois m'exécuter, la faillite étoit ſûre,
Quand je reçus ſoudain ce billet. Lis.

BELTON *prend le billet & lit.*

» Monſieur,

MOWBRAI.

Ah! ſans doute.

BELVON *continue.*

» Je viens d'apprendre le malheur

» Qui vous met hors d'état de pouvoir faire face
» A quelque arrangement. Je vous demande en grace
» D'accepter de ma part cinquante mille écus,
» Que j'ai fort à propos nouvellement reçus.
» Ignorez, s'il vous plaît, l'auteur de ce ſervice.
» Si la fortune un jour vous redevient propice,
» Je les réclamerai. Conſervez ce billet :
» Il eſt votre quittance & je ſuis ſatisfait.

MOWBRAI, *reprenant le billet.*

Ton pere de ce trait me parut ſeul capable.
C'eſt en effet à lui que j'en ſuis redevable...
Ne te voilà-t-il pas interdit, confondu !
Mon fils, ne ſois jamais ſurpris de la vertu.
Te voilà maintenant en état de comprendre
Quel intérêt ſenſible à tous deux je dois prendre?
Mais n'attends pas de moi des proteſtations,
Des élans d'amitié, des exclamations;
Je ſuis tout uni, moi : ſois donc de la famille :
Dès ce jour mon neveu te préſente à ma fille.

BELTON.

Votre.. ta fille !..

MOWBRAI.

Eh ! oui. Tu ſembles t'étonner ?
A ton aiſe, s'entend, ne vas pas te gêner.

BELTON.

Dès long-tems en faveur d'une amitié fidelle,
Ta bouche à mon amour promettoit Arabelle.

J'aſpirois à ces nœuds & cet eſpoir flatteur,
Précieux à mon pere, étoit cher à mon cœur.
Mais je me rends juſtice & j'ai trop lieu de craindre
Que mes longues erreurs n'aient dû peut-être éteindre
Cet eſpoir dont jadis mon cœur s'étoit flatté.
Je ſens que cet hymen entre nous concerté,
Seroit le ſeul moyen de me rendre à mon pere,
Et de m'offrir à lui digne encor de lui plaire.

MOWBRAI.

Vas; mon cœur eſt toujours ce qu'il fut autrefois.
Je chéris ton malheur, il ajoute à tes droits.
Adieu.. Bon! gliſſe donc le pied, la révérence;
(*à part.*)
Il me fait enrager avec ſon élégance.
Depuis trois jours entiers que nous l'avons ici,
Il ne ſe forme pas: il eſt toujours poli!
(*haut.*)
La franchiſe, mon cher; voilà la politeſſe.
Les bois t'en devoient bien donner de cette eſpece.
(*Il veut ſortir & revient ſur ſes pas.*)
A propos; j'oubliois... quelle eſt donc cette enfant
Que toute ma famille entoure en l'admirant?
En habit de ſauvage, en longue chevelure,
Je viens de l'entrevoir. L'aimable Créature?

BELTON.

C'eſt elle dont les ſoins & les heureux travaux
Ont protegé mes jours, m'ont conduit ſur les eaux.
Elle étoit avec moi lorſque ton Capitaine,
Nous voyant lutter ſeuls contre une mort certaine,

Cingla ſoudain vers nous, & nous prit ſur ſon bord.

MOWBRAI.

Ce que tu m'en dis-là m'intéreſſe à ſon ſort.
Elle a des droits ſacrés ſur ta reconnoiſſance ;
Mais je te laiſſe. Adieu : la voici qui s'avance.

(*Il ſort.*)

SCÈNE IV.

BELTON, *ſeul.*

HÉLAS ! puis-je à mon cœur diſſimuler jamais
Qu'il n'eſt qu'un ſeul moyen de payer ſes bienfaits.

SCÈNE V.

BETTI, BELTON.

BETTI.

AH ! je te trouve enfin ? L'on m'aſſiége ſans ceſſe.
D'où vient qu'autour de moi tout le monde s'empreſſe ?
On me fait à la fois cinq ou ſix queſtions ;
J'écoute ; de mon mieux à toutes je réponds :
On rit avec excès, que faut-il que j'en croie,
Belton ? Le rire ici marque toujours la joie ?...

BELTON.

Tu leur as fait plaiſir...

BETTI.

Oh! bien, ſi c'eſt ainſi,
Tant mieux: mais toi, d'où vient ne ris-tu pas auſſi?
On te croiroit fâché.

BELTON.

J'ai bien raiſon de l'être.

BETTI.

Quelle raiſon, dis-moi? Ne puis-je la connoître?
Tu parois inquiet.....

BELTON.

Je le ſuis.. Non pour moi.

BETTI.

Pour qui donc, mon ami?

BELTON.

Le dirai-je? Pour toi.
Je crains que dans ces lieux ton ſort ne ſoit à plaindre.

BETTI.

Tu m'aimes, il ſuffit: que puis-je avoir à craindre?

BELTON.

Non, il ne ſuffit pas. Il faut pour être heureux
Quelque choſe de plus...

BETTI.

Que faut-il en ces lieux?

BELTON.

La richeſſe.

BETTI.

A parler tu m'inſtruiſis ſans ceſſe :
Mais tu ne m'as pas dit ce qu'étoit la richeſſe.

BELTON.

Eh! peut-on ſe paſſer...

BETTI.

Tu parles de l'amour ;
On ne s'aime donc pas dans ce triſte ſéjour ?

BELTON.

On s'aime, mais ſouvent l'amour laiſſe connoître
Des beſoins plus preſſans...

BETTI.

Eh ! quels peuvent-ils être?

BELTON.

L'amour ſans d'autres biens...

BETTI.

L'amour ſans la gaieté
Ne peut guères ſuffire à la félicité :
Mais dans votre pays, anſi que dans le nôtre,
Ne peut-on à la fois conſerver l'un & l'autre?

BELTON.

Il faut pour bien jouir de l'un & l'autre don,
Être riche...

BETTI.

Eh ! dis-moi: ſuis-je riche, Belton ?

BELTON.

Toi ? Non ; tu n'as pas d'or.

BETTI.

Quoi ! ce métal ſtérile
Que j'ai vu !...

BELTON.

Juſtement.

BETTI.

Il te fut inutile :
Tu ne t'en ſervis pas pendant plus de quatre ans.
Mais dans ce pays-ci tu connois bien des gens ;
Il t'en donneront tous s'il t'eſt ſi néceſſaire :
Ils ne voudront jamais laiſſer ſouffrir leur Frere.

BELTON.

Écoute-moi, Betti : tu n'es plus dans tes bois.
Les hommes en ces lieux ſont ſoumis à des loix.
Le beſoin les rapproche & les unit enſemble.
Ces mortels oppoſés que l'intérêt raſſemble
Voudroient ne voir admis, dans la ſociété,
Que ceux dont les travaux en ont bien mérité.

BETTI.

Mais.... Cela me paroît tout-à-fait raiſonnable.

BELTON, *à part.*

Chaque inſtant à mes yeux la rend plus eſtimable.
(*haut.*)
Betti... La pauvreté.. m'inſpire un juſte effroi.

BETTI.

La pauvreté... Mais... c'eſt manquer de tout, je croi ?

BELTON.

Oui.

BETTI.

J'en ſauvai toujours & toi-même & mon Pere.

BELTON.

Nous n'avions dans les bois que le ſeul néceſſaire :
Mais il nous faut encore....

BETTI.

Je ne te comprends pas...
Manquer d'un vêtement, d'un abri, d'un repas,
Voilà la pauvreté : je n'en connois point d'autre.

BELTON.

Voilà la tienne, hélas! connois quelle eſt la nôtre.

BETTI.

Une autre pauvreté ! vous en avez donc deux ?
On doit dans ce pays être bien malheureux ?
Chez nous, grace à nos ſoins, la Terre inépuiſable
Étoit de tous nos biens la ſource intarriſſable.
Belton, comment ont fait, & comment font encor
Tous ceux qui parmi vous poſſédent le plus d'or ?

BELTON.

L'un le tient du haſard, & tel autre d'un Pere.
Du crime trop ſouvent il devient le ſalaire :

BETTI.

Comment ! vous en laiſſez aux malhonnêtes gens ?

BELTON.

Plus qu'à d'autres.

BETTI.

De l'or dans les mains des méchans!
Mais vous n'y penſez point & cela n'eſt pas ſage :
N'en pourroient-ils pas faire un dangereux uſage ?

BELTON.

Mais la vertu ſouvent a produit...

BETTI.

Que dis-tu?
Avec de l'or ici vous payez la vertu!

BELTON.

Contre le beſoin d'or! infaillible remède...

BETTI.

Eh bien!..

BELTON.

C'eſt de ſervir quiconque le poſſéde;
De lui vendre ſon cœur, de ramper ſous ſes loix.

BETTI.

Oh! Ciel, j'aime bien mieux retourner dans nos bois.
Quoi! quiconque a de l'or, oblige un autre à faire
Ce qu'il juge à propos, tout ce qui peut lui plaire?

BELTON.

Chacun ſuivant ſon cœur s'en ſert différemment.
Des vertus ou du vice il devient l'inſtrument.
Avec avidité celui-ci le reſſerre,
L'enfoüit en ſecret & le rend à la terre...

BETTI.

Ah! fuyons ces gens-là. Tu viens de me parler
D'un pays plus heureux où nous pouvons aller.
Ce pays où les gens veulent qu'on ſoit utile
A leur ſociété. Si la terre eſt fertile,
Ils en auront de trop: nous le demanderons:
Et comme elle eſt à tous, ſoudain nous l'obtiendrons.

BELTON.

Ils ne donneront rien. Les champs les plus fertiles
Ne ſuffiſent qu'à peine aux Habitans des Villes...

BETTI.

Tant pis ; car j'aurois bien travaillé.

BELTON.

Dans ces lieux
On épargne à ton ſexe un travail odieux.

BETTI.

C'eſt que vos femmes ſont languiſſantes, débiles ;
J'en ai déjà vu deux tout-à-fait immobiles.
Mais pour moi le travail eut toujours des appas ;
Dans nos champs, dès l'enfance, il exerça mes bras.

BELTON.

Tu ne peux travailler au ſéjour où nous ſommes :
L'uſage le défend.

BETTI.

Le permet-il aux hommes ?

BELTON.

Sans doute il le permet.

BETTI *avec joie.*

Belton, embraſſe-moi.

BELTON.

Quoi ! donc ?

BETTI.

Tu me rendras ce que j'ai fait pour toi.

BELTON.

Ah ! c'eſt trop prolonger un ſupplice ſi rude.
Vois la cauſe & l'excès de mon inquiétude.

Va, Betti ; j'ai déjà regretté ton pays :
Ici par ces travaux nous ſommes avilis.
Vois à quel ſort, hélas ! nous devons nous attendre !
Des beſoins renaiſſans l'horreur va nous ſurprendre.
Privés d'appuis, de biens, abandonnés de tous,
L'œil affreux du mépris s'attachera ſur nous.
Nous oſerons encor prendre ces ſoins utiles
Que l'amour ennoblit, qu'ici l'on croit ſerviles.
Il faudra dévorer, mendier les dédains ;
Rebutés, condamnés à l'affront d'être plaints.
Tout aigrira nos maux juſqu'à notre tendreſſe.
Nous haïrons l'amour ; nous craindrons la vieilleſſe ;
En d'autres malheureux reproduits quelque jour,
Nos mains repouſſeront les fruits de notre amour.

BETTI.

Ciel !

SCÈNE VI.

MYLFORD, BETTI, BELTON.

MYLFORD *à Belton.*

JE quitte Arabelle, & je vais vous inſtruire...

BETTI *à Mylford.*

Aimes-tu Belton ?

MYLFORD.

Oui.

BETTI.

Bon ! il vient de me dire

Qu'il n'a point d'or...

BELTON *à Mylford.*

O Ciel ! oſeriez-vous penſer !...

MYLFORD.

Par un vain déſaveu craignez de m'offenſer.
Vous connoiſſez mon cœur, mes ſentimens, mon zèle;
Je ſais l'heureux devoir d'une amitié fidelle ;
Tout mon bien eſt à vous.

BELTON *bas à Betti.*

A quoi me réduis-tu !

BETTI *à Belton.*

Mais il t'offre ſon or ; que ne le reçois-tu ?
(*A Mylford.*)
Nous ne prendrons pas tout.

BELTON *à Mylford.*

Souffrez que je l'inſtruiſe.
(*A Betti.*)
Il ſe fait tort pour moi : ſon cœur le lui déguiſe.
Il m'offre tout ſon bien : je dois le refuſer,
Ou de ſon amitié ce ſeroit abuſer.
Cette offre où quelquefois un ami ſe réſigne,
Quand on l'oſe accepter, on en devient indigne.

BETTI.

Quoi ! l'on rejette ici les dons de l'amitié ?

BELTON.

Souvent qui les reçoit excite la pitié.

BETTI.

Je ne vous entends point. Quoi ! chez vous la parole
Ne préſente aucun ſens, n'eſt donc qu'un bruit frivole?

Des cris dans nos forêts parloient plus clairement
Que ce langage vain que votre cœur dément.
Tu prétends que les dons puiſſent être une tache ?
Que ſur qui les reçoit quelqu'opprobre s'attache ?
Que la main d'un ami ?... Non, tu t'es abuſé :
Je n'en crois rien. Jamais je ne t'ai mépriſé.

MYLFORD.

Belton, vous entendez la voix de la nature.
Elle me venge, ami ; vous m'aviez fait injure.

(*A Betti.*)

Je voudrois lui parler ; Betti, retire-toi.

BETTI.

Pourquoi donc ! ne peux-tu lui parler devant moi ?
Eſt-il quelque ſecret que l'on doive me taire ?

(*A Belton qu'elle regarde tendrement.*)

Quand je t'en confiois, éloignois-je mon pere ?
Tu le veux !

Belton lui fait un ſigne de tête.

BETTI.

Allons donc !

Betti en ſortant ſoupire & regarde pluſieurs fois Belton.

SCÈNE VII.

BELTON, MYLFORD.

MYLFORD.

ENFIN tout eſt conclu.
Je ſuis ſûre d'Arabelle, & ſon cœur m'eſt connu.
Sa réponſe pour vous eſt des plus favorables :
» Ces nœuds, a-t-elle dit, me ſemblent déſirables.
» Mon cœur depuis ſix ans à Belton fut promis.
» Mes yeux ont vu Belton, & ce cœur s'eſt ſoumis.
» Je déplorois ſa mort, le Ciel nous le renvoye,
» Mon Pere a commandé, j'obéis avec joie.
Mais de cet air chagrin que dois-je enfin penſer ?
L'amitié doit ſavoir...

BELTON.

Ah ! c'eſt trop l'offenſer.
Connoiſſez mon état. La jeune Infortunée,
Compagne de mes maux, en ces lieux amenée...
L'homme eſt fait pour aimer. J'ai poſſédé ſon cœur :
Dans un Climat barbare elle a fait mon bonheur.
Non, je ne puis trahir ſa tendreſſe fidelle.
Elle a tout fait pour moi.

MYLFORD.

Vous ferez tout pour elle.

Il m'eſt doux de trouver mon ami généreux ;
Mais mon premier déſir eſt de vous voir heureux.
De l'hymen d'Arabelle obſervez l'avantage ;
Obſervez que déjà vous touchez à cet âge,
Où pour un état ſûr, votre choix arrêté
Doit vous donner un rang dans la ſociété.
Pour vous par cet hymen la fortune eſt fixée ;
Et de tous vos malheurs la trace eſt effacée.

BELTON.

Je le ſens : vos raiſons pénétrent mon eſprit.
Sans peine il les admet ; mais mon cœur les détruit.
Qui moi ? Trahir Betti ! La rendre malheureuſe !
Je n'en puis ſoutenir l'image douloureuſe.
Hélas ! ſi vous ſaviez tout ce que je lui dois
Mais qui peut le ſavoir ?...

SCÈNE VIII.

MYLFORD, BELTON, BETTI.

BELTON.

CEST elle ; je la vois,
Le remord à ſes yeux m'agite & me dévore.

BETTI *à Belton.*

As-tu quelque ſecret à me cacher encore ?
Hélas ! oui... Loin de moi tu détournes les yeux.
Ah ! je veux t'arracher ce ſecret odieux.

Mais qui vient nous troubler ?

MYLFORD *à Belton.*

C'eſt mon oncle lui-même.

BETTI.

Quel pays ! On n'y peut jouir de ce qu'on aime.

MYLFORD.

Adieu : décidez-vous ; vous n'avez qu'un inſtant.
Songez à votre état, au prix qui vous attend,
A cinq ans de malheurs, à vous, à votre pere,
Et prenez un parti que je crois néceſſaire.

SCÈNE IX.

BELTON, BETTI, MOWBRAI.

BETTI *à Belton en lui montrant Mowbrai.*

NE faut-il pas encor ſortir pour celui-là ?
Moi, j'aime ce vieillard ; je reſte.

MOWBRAI.

Te voilà !
Je te cherchois. J'apporte une heureuſe nouvelle.
J'ai pour toi la promeſſe & l'aveu d'Arabelle.
Le contrat eſt tout prêt.

BELTON.

Une telle faveur...
Autant qu'il eſt en vous.... peut faire mon bonheur.

BETTI *à Mowbrai avec ingénuité.*

Bien obligé...

MOWBRAI.

Betti, tu ſerviras ma fille;
Et je te veux toujours garder dans ma famille.

BETTI.

Oh! je ne veux ſervir ici que mon ami.

MOWBRAI, *à Belton.*

Combien tu dois l'aimer! Je me ſens attendri;
En formant ces doux nœuds, l'amitié paternelle
Croit aſſurer auſſi le bonheur d'Arabelle;
Et par l'égalité cet hymen aſſorti
A ma fille...

BETTI.

Belton, que parle-t-il ici
De ſa fille, & pourquoi?...

MOWBRAI.

D'où vient donc ce ſilence?
Eh! daigne l'honorer d'un peu de confiance.
Son amitié mérite un meilleur traitement;
Et tu dois avec elle en uſer autrement.
Eh! quand elle ſauroit qu'un prochain hymenée
De ma fille à ton ſort joindra la deſtinée;
Elle prend part aſſez...

BETTI.

Bon vieillard, que dis-tu?

MOWBRAI *à Belton.*

Mais, d'où vient donc cet air inquiet, éperdu?

(*A Betti.*)

Dès aujourd'hui ma fille...

BELTON *à part.*

Il va lui percer l'ame.

MOWBRAI.

Par des nœuds éternels va devenir ſa femme.

BETTI *à Belton.*

Sa femme! votre fille!.. Eſt-il bien vrai, cruel!
Aurois-tu bien formé ce projet criminel?
Quoi! tu pourrois trahir l'amante la plus tendre!
O ſilence effrayant! Je tremble de l'entendre.
Mais je ne te crains plus: tu m'as dit mille fois
Qu'ici contre le crime on a recours aux Loix;
J'oſe les implorer: tu m'y forces, perfide.
Reſpectable Vieillard, ſois mon juge & mon guide;
Que ta voix avec moi les implore aujourd'hui.

MOWBRAI.

(*A part.*) (*A Betti.*)

Qu'allois-je faire? O ciel!... Je ſerai ton appui.
Mais mon enfant; ces loix que ton amour réclame,
En vain...

BETTI.

Quoi! par vos loix il peut trahir ma flamme!
Il pourroit oublier... Dieux! quels affreux Climats!
Dans quels pays, ô Ciel! as-tu conduit mes pas?
Arrache-moi des lieux, témoins de mon injure,
Qui d'un amant chéri font un amant parjure;

Exécrable ſéjour, aſyle du malheur,
Où l'on a des beſoins autres que ceux du cœur;
Où les bienfaits trahis, où l'amour qu'on outrage.....
De la félicité quel eſt ici le gage?.....
Quel appui....

MOWBRAI.

Des témoins ſûrs garans de l'honneur...

BETTI *vivement.*

Oh! j'en ai...

MOWBRAI.

Quels ſont-ils?

BETTI.

Moi, le Ciel, & ſon cœur.

MOWBRAI.

Si par une promeſſe auguſte & ſolemnel....

BETTI.

Il m'a promis cent fois l'amour le plus fidèle.

MOWBRAI.

A-t-il par un écrit?..

BETTI.

O Ciel! Qu'ai-je entendu?
Quoi! tu peux demander un écrit? l'oſes-tu!
Un écrit! Oui, j'en ai... Les horreurs du naufrage,
Mes ſoins dans un climat que tu nommas Sauvage,
Les dangers que pour toi j'ai mille fois courus;
Voilà mes titres. Viens, puiſqu'ils ſont méconnus,
Dans le fond des forêts, Barbare, vient les lire:
Par tout à chaque pas l'amour ſut les écrire,

Du ſommet des rochers, dans nos antres déſerts,
Sur le bord du rivage, & ſur le ſein des mers.
Il me doit tout. C'eſt peu d'avoir ſauvé ta vie
Qu'un tigre ou que la faim t'auroit cent fois ravie.
Mes travaux, mes périls l'ont ſauvé chaque jour.
Entre mon pere & lui partageant mon amour...
Mon pere!... Ah! je l'entends à ſon heure derniere,
Au moment où nos mains lui fermoient la paupiere,
Nous dire : mes enfans, aimez-vous à jamais.
Je t'entends lui répondre : Oui, je te le promets.

Se tournant vers le Quakre.

Tu t'attendris....

BELTON *à part.*

Hélas! quel homme impitoyable
Pourroit...

MOWBRAI.

De la trahir tu peux être capable?

BETTI *à Belton.*

Que ne me laiſſois-tu dans le fond des forêts?
J'y pourrois ſans témoins gémir de tes forfaits.
Dans mon obſcur réduit, dans ma grotte profonde,
Sçavois-je s'il étoit des malheureux au monde?
Ah! combien je le ſens, quand tu ne m'aimes plus!
Eh bien! puiſqu'à jamais nos liens ſont rompus...
Tires-moi de ces lieux. Qu'au moins dans ma miſere
Mes pleurs puiſſent couler ſur le tombeau d'un Pere.
Toi, cruel, vis ici parmi des malheureux;
Ils te reſſemblent tous, s'ils te ſouffrent chez eux.

BELTON *ſe tournant tendrement.*

Betti!...

BETTI.

Tu m'as donné ce nom que je déteſte,
Ce nom qui me rappelle un ſouvenir funeſte,
Il y joignoit le ſien, les uniſſoit tous deux.
Prononcés par ma bouche, ils rallumoient ſes feux:
Son affreux changement pour jamais les ſépare.

BELTON.

Mon cœur eſt oppreſſé!... Je ne ſuis point barbare;
Et je l'aurois été ſi j'avois réſiſté
A cet amour ſi tendre & trop peu mérité.
Ah! crois-en les ſermens de mon ame attendrie!
(*A Betti.*)
L'indigence & les maux où j'expoſois ta vie
Seuls à t'abandonner pouvoient forcer mon cœur;
Même en te trahiſſant, je voulois ton bonheur.
Dût cent fois dans tes bras la miſere & l'outrage
M'accabler, m'écraſer, je bénis mon partage!
Je brave ces beſoins qui pouvoient m'alliarmer;
Je n'en connois plus qu'un: c'eſt celui de t'aimer,
Je te perdrois! O Ciel! Que j'allois être à plaindre.
Il ſe jette à ſes pieds.
Voudras-tu pardonner.....

BETTI.

Ah! tu n'as rien à craindre,
Cruel! tu le ſçais trop: ce cœur qui t'eſt connu
Peut-il....

BELTON.

Chere Betti, quel cœur j'aurois perdu !

(Ils s'embraſſent.)

MOWBRAI.

(A Belton.) *(A Betti.)*

Tu fus vil un inſtant : .... Et toi, que tu m'es chere ?

(Il va vers la Couliſſe.)

John, John.

SCENE X.

BELTON, BETTI, MOWBRAI, JOHN.

MOWBRAI.

ECoute

JOHN.

Quoi !

MOWBRAI.

Fais venir le Notaire.

(John ſort.)

SCENE XI.

BELTON, BETTI, MOWBRAI.

MOWBRAI.

BELTON, rends grace au Ciel de t'avoir réſervé
Ce cœur ſi généreux, par toi-même éprouvé ;

Et que ton ame un jour puiſſe égaler la ſienne.

BETTI.

Egale, cher Belton, ta tendreſſe à la mienne.
Exiſtant dans ton cœur, riche de ton amour,
Le mien peut être heureux, même dans ce ſéjour.

(*A Mowbrai.*)

Ceſſe de l'accabler par un cruel reproche :
Il m'aime.....

MOWBRAI.

Quelqu'un vient :

SCENE XII.

BELTON, BETTI, MOWBRAI, LE NOTAIRE.

MOWBRAI.

C'Est le Notaire. Approche.

LE NOTAIRE.

Serviteur.

MOWBRAI.

Aſſieds-toi... C'eſt pour ces deux Epoux.

BETTI *à Belton.*

Quel eſt cet homme-là ?...

BELTON.

Cet homme vient pour nous.

LE NOTAIRE *à Mowbrai.*

Tu te trompes, je crois, je ne viens pas pour elle ;
Et j'ai ſur ce contrat mis le nom d'Arabelle.

MOWBRAI.

Efface-moi ce nom; mets celui de Betti.

LE NOTAIRE.

Betti!.....

MOWBRAI.

Vîte, dépêche....

LE NOTAIRE.

Allons; ſoit.... J'ai fini.

MOWBRAI.

Signons.

LE NOTAIRE.

C'eſt bien dit, mais avant la ſignature
Il faudroit mettre au moins la dot de la Future.

MOWBRAI.

Allons, mets: ſes vertus.

LE NOTAIRE *laiſſe tomber ſa plume.*

Bon! tu railles, je crois.

MOWBRAI.

Ses vertus.

LE NOTAIRE.

Allons donc; tu te mocques de moi.
Qui jamais auroit vu?...

MOWBRAI *avec impatience.*

Mets ſes vertus, te dis-je?

LE NOTAIRE.

Tout de bon! par ma foi ceci tient du prodige!
N'ajoute-t-on plus rien?

MOWBRAI.

Eſt-il rien au deſſus?...
Ajoute, ſi tu veux, cinquante mille écus.

LE NOTAIRE.

Cinquante mille écus ſi tu veux! L'acceſſoire
Vaut bien le principal, autant que je puis croire.

BELTON *à Betti.*

Il nous comble de biens! Ah! courrons dans ſes bras..

BETTI.

Ah! ſurtout, bon Vieillard, ne nous mépriſe pas.

MOWBRAI.

Que dit-elle?

BETTI.

Ah! je ſais que chez vous on mépriſe
Quiconque en recevant des dons....

MOWBRAI.

Autre ſottiſe!
Où prend-elle cela? feroit-ce toi, Belton,
Qui peut la prévenir de cette illuſion?
De rougir des bienfaits ton ame a la foibleſſe?
Puiſqu'avec le malheur tu confonds la baſſeſſe;
Je dois te raſſurer. Je ne te donne rien.
La ſomme eſt à ton Pere & je te rends ton bien.

LE NOTAIRE *à Belton.*

Signez.

BELTON *ſigne.*

LE NOTAIRE *à Betti.*

A vous...

BETTI.

Qui: moi! je ne ſais point écrire.

BELTON.

Donnez-moi votre main, l'amour va la conduire.

BETTI.

Et le cœur & la main, Belton, tout eſt à toi.

BELTON.

Votre cœur en aimant, ne le céde qu'à moi.

BETTI.

Eh! bien! c'eſt donc fini? Que cela veut-il dire?

BELTON.

Qu'au bonheur de tous deux vous venez de ſouſcrire;
Vous m'aſſurez l'objet qui m'avoit ſu charmer.

BETTI.

Quoi! ſans cet homme noir je n'aurois pu t'aimer?
(*Au Notaire.*)
Donne-moi cet écrit.

LE NOTAIRE.

Il n'eſt pas néceſſaire.
Cet écrit doit toujours reſter chez le Notaire.
D'ailleurs, que feriez-vous de...

BETTI.

Ce que j'en ferois!
S'il ceſſoit de m'aimer, je le lui montrerois.

LE NOTAIRE.

Peſte! le beau ſecret qu'a trouvé là, Madame!

BELTON.

En doutant de mes feux vous affligez mon ame.

MOWBRAI.

Par les nœuds les plus ſaints je viens de vous unir.
Ton Pere l'auroit fait; j'ai dû le prévenir.

Il approuvera tout :

(*En montrant Betti.*)

Et voilà notre excuſe.

Inſtruiſons mon ami que ſa douleur abuſe.
Lui-même en t'embraſſant voudra tout oublier :
Conſoler ſes vieux jours, c'eſt te juſtifier.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, une Comédie intitulée : *La Jeune Indienne*, en un Acte & en Vers : & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 10 Mars 1764. MARIN.

Permis d'imprimer le 10 Mars 1764.

DE SARTINE.

May, 1935
-16761-
R. H. Lull

E777
C447